













général et de l'histoire oratoire et philosophique ; non-seulement les bords du Gange n'ont vu naître ni de Démosthènes, ni de Thucydides, ni de Cicérons, ni de Tites-Lives, ni de Tacites, mais, même dans les genres qui se sont développés parallèlement de part et d'autre, l'avantage est toujours resté aux occidentaux, et Vâlmiki est aussi loin d'Homère que Kâlidâsa de Virgile. Cependant et sans entrer dans un examen détaillé de la question qui m'entraînerait trop loin, je ne crois pas me tromper en disant que la littérature sanscrite classique est de toutes celles qu'a produites l'Orient la plus digne à tous égards d'être connue de nous. Elle est riche, variée et originale ; elle est l'expression de la vie intellectuelle d'un peuple dont l'origine est la même que celle des nations de l'Europe ; elle embrasse dans son vaste développement une longue suite de siècles ; elle nous révèle toute une forme de la civilisation humaine qui nous serait inconnue sans elle. J'ajoute qu'indépendamment de ces côtés si divers par lesquels les ouvrages sanscrits sont en mesure d'intéresser même ce qu'on est convenu d'appeler le grand public, ils présentent assez d'agrément, et j'oserai dire de beautés, pour flatter le goût des dilettantes, assez de traits caractéristiques et de particu-

larités inédites pour stimuler l'appétit des curieux et assez de similitudes ou de contrastes avec les productions littéraires de l'Occident pour agréer aux critiques. Je ne parle pas des savants, des philosophes et des littérateurs de profession pour qui tous les fruits de l'intelligence humaine sont à ce seul titre profitables et remplis d'enseignements.

Ce n'est donc pas, ce me semble, me proposer une tâche vaine et stérile que de vouloir mettre à la portée de tous la fleur d'œuvres si dignes d'attention, d'étude, et parfois même d'admiration. Celles, du reste, que j'ai l'intention de traduire, ou ne l'ont pas encore été en notre langue, ou attendent encore pour la plupart, malgré les travaux dont elles ont fourni la matière, un introducteur auprès du public lettré proprement dit. J'entends que ces traductions ont été faites sur des textes insuffisants et fautifs, quand elles ne sont pas défectueuses au point de vue de la fidélité et du style, ou trop exclusivement scientifiques et dans des rapports de vassalité trop servile à l'égard de la linguistique et de la philologie.

Est-ce à dire que j'aie l'intention de sacrifier l'exactitude à l'élégance ? Rien n'est plus loin de ma pensée. En allégeant, autant que possible, mes traductions de tout appareil érudit, en donnant dans la mesure où elle le



comporte un tour moderne et occidental à la phraséologie indienne, j'ai le ferme désir de n'omettre aucun trait essentiel et caractéristique des originaux. Je veux rendre tout entière et avec sa couleur propre la pensée de mes auteurs, mais en m'imposant en même temps la loi d'essayer de plaire. En résumé, si j'atteignais à mon idéal, l'indianiste pourrait me consulter avec confiance et le lettré ne serait pas rebuté par un style qui, sous prétexte de littéralité absolue et d'exégèse grammaticale, encourrait à juste titre le reproche d'être incorrect, diffus et obscur. Tel est mon dessein : les critiques qui daigneront s'occuper de mes travaux verront si j'ai réussi dans une certaine mesure à le réaliser en mariant l'agréable à l'utile, bien qu'en pareille matière cet antique problème soit aussi difficile à résoudre que de s'asseoir sur le tranchant d'un glaive, pour me servir d'une comparaison un peu hyberbolique, empruntée au poète que je présente aujourd'hui à mes lecteurs, — BHARTRIHARI.

Qui était-il ? D'où était-il ? A quelle époque a-t-il fleuri ? sont trois questions auxquelles il est également difficile de satisfaire d'une manière précise dans l'état actuel de nos connaissances sur l'histoire littéraire

de l'Inde ancienne. Il y a bien une légende qui répond à tout. A l'en croire, Bhartrihari aurait été le frère et le prédécesseur du célèbre Vikramâditya qui régnait à Ujjayinî, capitale du royaume d'Avanti ou de Mâlava, situé dans la partie nord-ouest de l'Inde, vers l'an 56 avant J.-C. Mais pour admettre ces données, il faudrait bouleverser tout ce qui est considéré comme acquis sur la chronologie littéraire de l'Inde. En s'appuyant sur les dates généralement admises, deux circonstances s'opposent absolument à ce qu'on fasse remonter les stances attribuées à Bhartrihari, du moins dans leur ensemble, à une époque aussi reculée que le premier siècle avant l'ère chrétienne : c'est le caractère souvent très-artificiel du style dans lequel elles ont été produites et l'état d'avancement des doctrines védantiques, telles qu'elles sont exposées dans les distiques religieux de notre poète. Il semble impossible, en effet, à en juger par ces indications, de considérer comme contemporaines des grands poèmes épiques, d'un style en général fort simple, ces stances écrites avec tant de recherche, et même d'en fixer la composition à une époque précédant celle où vivait le grand organisateur du védantisme, Çankara Achârya, c'est-à-dire au VII<sup>e</sup> ou au VIII<sup>e</sup> siècle

avant J. C.; et contrairement à ce que j'ai avancé dans mon *Étude sur les Centuries de Bhartrihari*, où je croyais pouvoir en limiter la date entre le II<sup>e</sup> siècle de notre ère et le V<sup>e</sup>, je serais tenté de la placer maintenant entre le VIII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup>, au moins pour la première centurie et la troisième.

Si le style de Bhartrihari fait souvent la part trop large aux jeux de mots de toute espèce pour ne pas nous obliger à regarder les petits poèmes qui portent son nom comme d'une époque assez basse, la pensée est heureusement restée chez lui plus naturelle que l'expression. Les trois catégories de distiques dans lesquelles il a tracé de brèves images s'appliquant aux faces diverses de chacune de grandes divisions de l'activité de l'homme — le plaisir et l'amour, la conduite civile et les rapports sociaux, les spéculations religieuses et le souci des choses d'outre-tombe — sont semées d'idées gracieuses, justes, profondes, et quelquefois sublimes.

Bhartrihari n'est pas moins remarquable par la variété et la vivacité de ses tours. Chose rare dans l'Inde, le poète qui obéit aux mouvements spontanés de la pensée et dont l'émotion ou la passion guide la plume perce souvent chez lui sous le versificateur occupé d'allitérations puériles ou de compa-



Occident longtemps avant qu'on n'y connût l'existence de la langue et de la littérature sancrites. Un pasteur protestant, appelé Abraham Roger, qui avait passé aux Indes orientales en 1640, en rapporta les matériaux d'un livre qu'il fit paraître en 1651, sous le titre d'*Histoire de la religion des Brahmes*, et dans lequel était contenu « deux cents proverbes du sage Bartrouherri traduits sur la version hollandaise du brahmine Padmanaba. » C'étaient les stances morales que Roger intitulait : « *De la conduite raisonnable de l'homme*, » et les stances religieuses désignées sous ce titre : « *Le Chemin qui conduit au Ciel*. » Quant à la centurie de l'Amour, le brâhmane Padmanaba, mû par un sentiment de pudeur que lui suggérait la licence de certaines stances, refusa de l'expliquer à Roger. L'ouvrage du pasteur fut traduit en français par le médecin Thomas Lagrue, sous le titre de : *Théâtre de l'Idolâtrie ou la Porte ouverte pour parvenir à la connaissance du Paganisme caché, etc.* Amsterdam 1670. Inutile de dire que la pensée de Bhartrihari traduite, par un brahmane, du sanscrit en hollandais et, par Lagrue, du hollandais en français, ne nous est parvenue ainsi qu'extrêmement défigurée.

Près de deux siècles s'écoulèrent avant que









Cette comparaison faite, et dans les conditions les plus favorables à M. Fauche, je demanderai au lecteur, en prenant congé de lui, si, dans l'hypothèse où les stances de Bhartrihari sont dignes d'être traduites en français, le travail de M. Fauche pouvait être regardé comme suffisant? Je doute peu d'obtenir une réponse qui ne soit la justification de mon entreprise.





# LES STANCES

Érotiques, Morales et Religieuses

DE BHARTRIHARI

---

## PREMIÈRE PARTIE.

### L'AMOUR.

---

1.

Hommage à ce dieu adorable armé d'une fleur (l'Amour), dont la parole ne saurait redire les exploits divers et par qui Çiva, Brahmâ et Vishnu <sup>(1)</sup> ont été constamment tenus en esclavage dans la demeure des jeunes filles aux yeux de gazelles.

2.

Par leur sourire, leur grâce, leur pudique réserve, leur timidité, leurs ceillades



grosseurs <sup>(2)</sup> que portent sur le front les éléphants en rut, des hanches robustes et une voix d'une douceur exquise.

## 6.

Léger sourire sur les lèvres, regards empreints à la fois de hardiesse et de timidité, babil auquel l'enjouement juvénil a prêté tout son charme, fuite et retour précipités, amusements folâtres et continuels : tout n'est-il pas ravissant chez la femme aux yeux de gazelle qui atteint l'adolescence?

## 7.

Quel est le plus beau des spectacles? le visage respirant l'amour d'une jeune femme aux yeux de gazelle. Quel est le plus suave des parfums? son haleine. Quel est le plus agréable de sons? sa voix. Quelle est la plus exquise des saveurs? la rosée dont sont humectés les boutons de fleurs qui forment ses lèvres. Quel est le plus doux des contacts? celui de son corps. Quelle est l'image la plus agréable sur laquelle la pensée puisse s'arrêter? ses charmes naissants. Tout en elle est plein d'attraits <sup>(3)</sup>.

## 8.

Est-il un cœur que ne soumettraient

pas, par leurs regards furtifs pareils à ceux des gazelles aimables et confiantes, ces jeunes filles dont le choc des bracelets mobiles, ainsi que la ceinture et les anneaux qu'elles ont à leurs pieds produisent un cliquetis plus agréable que le bruit que les flammants font entendre en marchant (4)?

9.

Est-il un homme sur terre que ne captive pas une belle dont le corps est poudré de safran, sur les seins dorés de laquelle tremble un collier de perles et qui, pareille au flammant, fait retentir les anneaux dont ses pieds de lotus sont entourés?

10.

Les poètes qui ne cessent d'affirmer que les belles sont faibles ont sans doute l'esprit de travers. Indra (5) lui-même et les autres dieux ont été vaincus par les regards qu'elles leur ont jetés de leurs yeux aux vives prunelles. Comment peut-on dire qu'elles sont faibles ?

11.

Le dieu de l'amour est certainement aux ordres de cette belle, puisqu'il se

rend là, où le jeu de ses regards lui dit d'aller (6).

12.

Tes cheveux sont relevés en chignon (ou, pratiquent l'ascétisme), tes yeux s'étendent jusqu'au delà des oreilles (ou, ont parcouru les livres saints d'un bout à l'autre), ta bouche est garnie de deux rangées de dents (ou, de brâhmanes) qui brillent d'une pureté naturelle, le globe de tes seins a l'éclat de perles enchâssées (ou, de délivrés réunis pour jamais à l'âme suprême). Et pourtant, ô fille à la taille élancée, ton corps, qui offre un spectacle si propre à calmer les sens, jette le trouble dans nos cœurs (7).

13.

Quelle est, ô ma belle, cette adresse inconnue jusqu'ici, grâce à laquelle tu perces les cœurs en te servant des cordes de l'arc (ou, de tes charmes) au lieu de flèches?

14.

Le flambeau peut luire, le feu éclairer, le soleil, la lune et les étoiles briller : sans ma bien-aimée aux yeux de gazelle, la terre reste pour moi dans l'obscurité.



19.

. . . . .  
. . . . .

20.

Avec son visage beau comme la lune (ou, comme une sorte de pierre précieuse appelée pierre lunaire), ses cheveux d'un noir foncé (ou, d'émeraude), ses mains qui ont le teint du lotus (ou, de rubis), elle brille comme si elle était faite de pierres précieuses.

21.

Que ne font pas les jeunes filles aux beaux yeux qui se sont emparées petit à petit du cœur des hommes? Elles les troublent, les enivrent, les persiflent, les menacent, les ravissent et les plongent dans le désespoir.

22.

Une belle à la taille svelte se promenait sous les arbres de la forêt, en se reposant de temps en temps; ayant enlevé de la main le mouchoir qui lui couvrait les seins, elle renvoya à la lune les rayons dont elle la frappait.









monde dont les charmes ne s'éveillent pas dans une nuit de printemps (9) ?

34.

Au printemps, les doux accents de la femelle du kokila (10) et le souffle des zéphirs qui viennent des monts Malayas (11) mettent à la torture ceux qui sont séparés de leurs bien-aimées. Dans le malheur, l'ambrosie elle-même devient poison.

35.

Il est agréable de passer son temps en jeux d'amour aux côtés de sa bien-aimée; les chants harmonieux du kokila réjouissent l'oreille; les lianes en fleur ont des charmes; on trouve du plaisir dans la société des gens d'esprit; quelques-uns admirent les rayons de la lune, d'autres ont le cœur et les yeux ravis par le spectacle des belles nuits du mois Chaïtra (12).

36.

Voici le moment (le printemps) où les femelles des kokilas sont remplies d'ardeur à la vue des tiges fleuries de l'arbre mango, signal de l'offrande de regrets que font les épouses des absents sur l'autel de la séparation. En même temps, les vents



que les heureux ont en partage quand la chaleur les accable.

40.

Palais que la chaux a rendu éblouissant de blancheur, lune dont les rayons brillent d'un pur éclat, lotus du visage des bien-aimées, effluves parfumées du sandal, couronnes qui réjouissent le cœur — tout cela met en émoi l'âme de l'homme sensuel, mais ne touche pas celui qui a renoncé à tout commerce avec les objets des sens.

41.

Est-il quelqu'un dont la joie ne soit pas accrue quand la saison des pluies vient allumer l'amour, sous sa parure de jeune fille, embaumée des parfums des jasmins en fleurs et chargée de nuages (ou, de seins) gonflés et épais ?

42.

Est-il un homme heureux ou malheureux dont les désirs ne s'éveillent pas quand le ciel est couvert de nuages, les plaines émaillées de fleurs, les vents chargés des parfums qu'exhalent les jeunes tiges du kutaja et du kadamba <sup>(13)</sup>, et que les forêts retentissent joyeusement du cri des paons ?



et éblouis, le chemin qu'elles ont à suivre pour trouver leurs amants.

46.

A la saison des averses, quand les bien-aimés ne peuvent quitter la maison, les belles aux yeux allongés qui tremblent de froid les serrent étroitement dans leurs bras; puis s'élèvent des vents chargés d'une pluie glaciale qui font disparaître la fatigue causée par les plaisirs d'amour. C'est ainsi que, dans la société de celles qu'on aime, une laide journée devient belle pour les heureux amants.

47.

Le malheureux dont les membres sont rompus et éternés par les transports passionnés du plaisir, chez lequel est née une soif inextinguible et qui désire une liqueur enivrante sur la terrasse isolée où il a passé la moitié de la nuit, ne boit pas l'eau glacée et d'une transparence égale à celle des rayons de la lune, que lui offre dans une cruche le bras languissant et pareil à une liane d'une bien-aimée épuisée par la volupté.

48.

Heureux ceux qui en hiver reposent



voluptueusement dans une chambre, ayant pour nourriture du lait caillé frais et du beurre, couverts de vêtements rouges, portant une épaisse couche de poudre de safran sur leurs membres qu'ont brisés tous les jeux d'amour, enlaçant dans leurs bras une bien-aimée aux seins luxuriants et mâchant à pleine bouche des feuilles et des noix de bétel.

## 49.

Les vents qui soufflent en hiver se conduisent ouvertement envers les belles comme s'ils étaient leurs bien-aimés : ils embrassent les fossettes de leurs joues ; ils font entrechoquer bruyamment leurs lèvres en se jouant dans les boucles qui encadrent leur visage ; ayant enlevé le corset qui enveloppe leur poitrine, ils mettent leurs seins en chair de poule ; ils font grelotter leurs cuisses et ils détachent le pagne qui ceint leurs larges hanches.

## 50.

Le vent qui souffle dans la saison d'hiver agit d'ordinaire comme un amant à l'égard des belles : il met en désordre leur chevelure, il leur fait cligner les yeux, il chiffonne leurs vêtements avec

violence, il met leur corps en chair de poule, il arrive petit à petit à les faire trembler dans ses embrassements et fouette incessamment leurs lèvres qui grelottent en laissant échapper des murmures.

## 51.

Les objets des sens qui forment le but des vains efforts des hommes, manquent de réalité ; soit. On peut même les mépriser et dire qu'en eux résident tous les vices. Cependant, quelle n'en est pas la puissance pour qu'ils brillent d'un éclat si grand, si difficile à exprimer, dans le cœur même de ceux dont toute la pensée est dirigée vers la vérité <sup>(16)</sup> ?

## 52.

Que vous soyez précepteurs d'élèves dont la pensée est dirigée vers l'objet du Véda et que nous soyons disciples de poètes aux discours élégants, il n'en est pas moins vrai que sur terre la vertu suprême est de rendre service à autrui et qu'il n'est de charmant dans ce bas monde que les belles aux yeux de lotus.

## 53.

A quoi bon de longs discours dépourvus d'application ? Les hommes ont à



57.

Le faux sage qui médit des femmes trompe les autres et lui-même, car le fruit de la pénitence est le ciel, et le ciel offre les Apsaras <sup>(17)</sup> à ceux qui l'obtiennent.

58.

Il est sur terre des héros capables de couper les bosses qui se trouvent sur le front de l'éléphant en rut; il en est même d'assez adroits pour tuer un lion furieux; mais je le déclare à la face des forts, il ne s'en trouve guère qui puissent avec toute leur vaillance abattre l'orgueil du dieu de l'amour.

59.

L'homme ne reste dans la bonne voie, ne maîtrise ses sens, ne garde le sentiment de l'honneur, ne conserve de retenue que tant que son cœur n'a pas été atteint, ni ses fermes résolutions détruites par les flèches des regards des femmes lascives — flèches empennées de leurs cils noirs et décochées avec les arcs de leurs sourcils.

60.

Ce que femme entreprend dans un accès de passion amoureuse, Brahmâ lui-



64.

Les fous qui fuient la femme — ce sceau manifeste du dieu dont l'étendard est un poisson (l'Amour) au moyen duquel on est assuré de la possession de tous les biens — n'obtiennent que de vains fruits de leur sottise et ce dieu les châtie cruellement : ceux-ci vont nus et ont la tête rasée, d'autres ont la chevelure partagée en cinq tresses, d'autres enfin n'en ont qu'une au sommet de la tête et portent des crânes humains pour parure (allusion aux différents signes extérieurs adoptés par les ascètes).

65.

Viçvâmitra, Parâçara et d'autres grands ascètes, qui ne vivaient que de vent, d'eau et de feuilles, ont perdu leur sagesse à la vue du visage de lotus d'une belle femme. Le jour où des hommes qui se nourrissent de riz mêlé de beurre, de lait frais et de lait caillé parviendront à maîtriser leurs sens, les monts Vindhyas <sup>(18)</sup> traverseront l'océan à la nage.

66.

Dans ce monde qui n'est que vanité, comment les hommes au cœur pur, dont

la honte qu'ils ont recueillie en faisant leur cour à la porte du palais des mauvais princes a abaissé la fierté, pourraient-ils regagner l'honneur, s'il n'y avait pas de jeunes filles dont la beauté a tout l'éclat de la lune à son lever, dont les yeux ressemblent aux lotus, qui portent des ceintures bruyantes et mobiles, et auxquelles le poids de leurs seins fait ployer la taille?

67.

Puisqu'il y a dans l'Himâlaya des lieux de félicité remplis de grottes qu'habitent de saints ascètes, des arbres que frottent les épaules du sanglier de Çiva, des rochers que lavent les eaux du Gange, quel est le sage qui consentirait à souiller son honneur en courbant le front (dans les cours), sans les femmes — ces flèches du dieu de l'amour — aux yeux pareils à ceux des jeunes gazelles apprivoisées?

68.

Vivent les jeux folâtres des belles filles aux yeux de gazelles! Ils ont le parfum naissant de la luxuriante jeunesse, ils marquent le début des ardeurs voluptueuses, ils sont le gage des conquêtes réservées au dieu de l'amour, ils s'emparent

tout doucement des cœurs, ils sont les précepteurs uniques des sentiments qui s'éveillent alors dans les âmes.

69.

Est-il un homme en ce monde, ô prince, qui ait traversé l'océan de ses désirs? A quoi servent les richesses quand la jeunesse et l'amour, son compagnon fidèle, ont disparu? Courons donc avant que la vieillesse qui s'avance sans perdre un instant ait ravi leur beauté, auprès de nos bien-aimées qui nous regardent avec leurs grands yeux pareils à des lotus bleus épanouis.

70.

Il n'est ici-bas qu'un jardin rempli de fleurs pernicieuses : c'est la jeunesse. Elle est le temple unique de la passion, la cause de peines plus cuisantes que n'en feraient endurer cent enfers, la semence d'où naît la folie, le rideau de nuages qui couvre la lune de la science, la seule amie du dieu de l'amour, la chaîne des fautes de toute nature.

71.

Est-il un homme assez heureux pour ne pas subir de changement quand arrive





74.

Elle n'est faite d'ambroisie que tant qu'elle est sous les yeux. A-t-elle disparu de la portée du regard, elle est plus vénéneuse que le poison.

75.

Une femme aux belles hanches est à la fois ambroisie et poison : nous aime-t-elle, c'est une liane qui produit l'ambroisie; a-t-elle de l'aversion pour nous, c'est une plante vénéneuse.

76.

Par qui a été fabriqué ce dédale d'incertitudes, ce temple d'immodestie, ce séjour d'inconsidération, ce réceptacle de fautes, ce champ de méfiance semé de cent fourberies, cette barrière de la porte du ciel, cette bouche de la cité infernale, cette corbeille remplie de tous les artifices, ce poison qui ressemble à l'ambroisie, cette corde qui lie les mortels au monde d'ici-bas, cette étrange machine — la femme, en un mot?

77.

La lune n'a pas pris réellement la forme de leur visage, il n'est pas vrai qu'une

couple de lotus soit devenue leurs deux yeux, ni que leur corps élancé ait été fait avec de l'or; mais les gens simples ont été induits en erreur par les poètes et, tout en sachant bien que le corps des belles aux yeux de gazelle est fait de peau, de chair et d'os, ils lui rendent un culte superstitieux.

78.

Les grâces lascives sont innées chez les femmes voluptueuses et elles enflamment le cœur des fous : les couleurs du lotus lui sont accordées par la nature, et c'est en vain que l'abeille rôde alentour.

79.

Il y a sans doute du miel sur les lèvres des jeunes filles au corps svelte dont le visage de lotus est d'une exquise beauté et semble avoir ravi l'éclat de la pleine lune; mais avec le temps ce miel deviendra extrêmement amer comme le fruit de la coloquinte, et se changera en poison funeste.

80.

Cette rivière, qui a l'aspect d'une belle — car les sillons formés par ses ondes ressemblent aux trois rides du corps de la femme;



ritables, tandis que les conjurateurs eux-mêmes abandonnent l'homme mordu par ce serpent subtil qu'on appelle une bien-aimée.

84.

Le dieu de l'amour est un pêcheur; la femme est la ligne qu'il jette dans la mer de ce monde; l'homme est le poisson que le désir fait mordré à la lèvre qui sert d'appât; l'Amour l'amène bientôt à lui et le fait griller sur le feu de la passion.

85.

O cœur en voyage! ne t'égare pas dans l'épaisse forêt du corps d'une belle, ni dans les défilés de ses seins, car l'Amour y est aux aguets, comme un voleur de grand chemin.

86.

J'aimerais mieux être aperçu par un serpent allongé, mobile, à l'allure sinueuse, brillant, furtif, doué de l'éclat du lotus bleu, que par son œil digne des mêmes épithètes. Il est en tous pays des médecins en grand nombre dont les services sont prêts pour la guérison d'une morsure, mais quand on a été touché des regards d'une belle il n'est, à mon avis, ni médecin, ni remède.

87.

— « Écoute ce chant agréable, vois cette danse, goûte ce mets savoureux, aspire ces parfums, touche ces seins voluptueux. »

— Les sens détournés de l'objet suprême et habiles à atteindre leur propre satisfaction, t'égareront çà et là par ce langage et tu es trompé par tous les cinq.

88.

La folie causée par le dieu de l'amour, qui donne lieu à un état étrange par suite du vertige qu'elle introduit dans le corps et qui fait que les yeux errent çà et là et roulent dans leurs orbites, ne se dissipe pas au moyen d'incantations; ce n'est pas une maladie que les médecins puissent guérir et les différents remèdes qu'on emploie contre elle sont hors d'état de la faire cesser.

89.

Qui pourrait s'éprendre de ces esclaves vénales qui offrent pour un peu d'or leur corps ravissant à un aveugle de naissance, à un homme hideux de figure, à un vieillard aux membres flétris par l'âge, à un rustre, à un individu de basse naissance, à un lépreux ? Ces femmes sont des glaives



agaceries : ta peine est inutile. Je ne suis plus le même qu'autrefois ; ma jeunesse s'est enfuie ; toutes mes pensées sont dirigées vers la retraite ; mon aveuglement est dissipé, et je considère ce monde entier comme un vil fétu.

94.

Cette jeune fille dirige sans cesse sur moi un œil qui a ravi leur éclat aux pétales du lotus bleu. A quoi vise-t-elle ? Mon égarement a cessé, les ardeurs de la fièvre résultant de la blessure que m'avait faite la flèche du cruel dieu de l'amour sont éteintes, et pourtant la malheureuse ne se tient pas en repos.

95.

Tant que les bonnes œuvres sont nombreuses, on jouit avec sécurité d'un palais resplendissant de blancheur, de jeunes femmes ravissantes, d'une prospérité dont l'éclat du parasol blanc est le signe (c'est-à-dire, de la puissance souveraine) ; la provision en est-elle épuisée ? tout se disperse en un clin d'œil de chaque côté comme un collier de perles dont le fil s'est brisé dans les jeux ou les querelles d'amour.



96.

Celui qui maîtrise ses sens voit briller en lui l'union constante et indissoluble de l'intelligence et de l'âme suprême, qui découle d'une application assidue aux pratiques pieuses; mais qu'a-t-il à faire des causeries avec les bien-aimées, du miel de leurs lèvres, de la lune de leur visage, des jeux d'amour accompagnés de soupirs et des plaisirs voluptueux dans lesquels on presse leurs seins arrondis ?

97.

Holà ! dieu de l'amour, pourquoi te fatiguer la main à faire retentir ton arc ? Holà ! holà ! kokila, pourquoi ces accents délicieux, mais inutiles ? O belle ! c'est assez de regards jetés du coin de l'œil remplis à la fois d'amour, de malice, de naïveté, de douceur et de vivacité. Mon cœur est plongé dans l'ambrosie du recueillement aux pieds de celui qui a la lune pour diadème (Çiva), que je couvre de mes baisers.

98.

Quand j'étais dans l'ignorance produite par l'obscurité où m'égarait l'amour, je ne voyais ici-bas que la femme. Maintenant

que je me suis plu à frotter mes yeux avec le spécifique de la vraie science, tout a pris, à mes regards, un aspect uniforme et je n'aperçois dans les trois mondes que Brahma <sup>(20)</sup>.

99.

Celui-ci marche dans la voie du renoncement, celui-là s'égare dans les sentiers de la politique, un autre prend son plaisir dans l'amour : chacun, ici-bas, va de son côté <sup>(21)</sup>.

100.

Ce qui ne nous plaît pas, quelle qu'en soit la beauté, ne fixe pas nos désirs : les fleurs de lotus diurnes n'éprouvent pas de penchant pour celle dont les rayons sont d'ambroisie (la lune), malgré ses charmes.









essayer d'enchaîner un éléphant intraitable avec des jeunes tiges de lotus, c'est entreprendre de tailler un diamant avec le bord d'une fleur de cirisha <sup>(5)</sup>, c'est prétendre dissiper l'amertume de la mer avec une goutte de miel.

7.

Brahmâ a fait pour l'ignorance un manteau dont elle peut se couvrir à volonté, et constamment à sa portée : c'est le silence, qui, dans la société des savants, surtout, est l'ornement de ceux auxquels l'instruction fait défaut.

8.

Antrefois, avec mon peu de savoir, j'étais comme un éléphant aveuglé par le rut : je croyais tout connaître et mon cœur était rempli d'orgueil. Depuis que de temps en temps je fréquente les sages, j'ai conscience de ma sottise, et ma présomption s'est guérie comme une fièvre.

9.

Le chien se délecte à ronger un os jeté aux ordures, rempli de vers, souillé de bave, puant et décharné, et ne le quitterait pas, même si le maître des dieux apparaissait devant lui : un pauvre diaole

profite des aubaines qui lui échoient, quelles qu'elles soient et sans s'inquiéter de leur peu de valeur.

## 10.

Le Gange tombe du ciel sur la tête de Çiva, de la tête de Çiva sur l'Himâlaya, des hauteurs de l'Himâlaya sur la terre, de la terre dans l'océan, arrivant ainsi dans un lieu inférieur<sup>(6)</sup> : la chute de ceux dont le discernement s'est obscurci s'effectue, *comme la sienne*, par cent issues.

## 11.

Mieux vaut errer dans les défilés des montagnes, au milieu des bêtes féroces, que d'habiter les palais du maître des dieux dans la société des fous.

## 12.

C'est sottise de la part d'un prince quand, dans son empire, des poètes célèbres qui émettent d'une voix éloquente des paroles ornées de savoir et dont les enseignements sont dignes d'être transmis à des disciples, se trouvent dans l'indigence ; car, même sans richesse, les hommes doués d'une belle intelligence sont puissants : les mauvais connaisseurs par la faute des-

quels les diamants sont dépréciés méritent le blâme.

13.

Abaissez votre orgueil, ô rois, en présence des possesseurs de ce trésor intime appelé science qui ne saurait tomber sous la main des voleurs, qui va toujours s'accroissant peu à peu, qui s'augmente mieux que jamais s'il est partagé avec les nécessiteux, et qui survit à la destruction du monde. Est-il quelqu'un qui puisse rivaliser avec eux?

14.

Ne méprise pas les savants qui ont appris à connaître la vérité suprême. La richesse même les enchaîne aussi peu solidement qu'un faible brin d'herbe. Une corde faite de fibres de lotus arrêterait-elle l'éléphant dont les joues sont noircies par les traces de la liqueur qui lui découle du front quand revient la saison du rut?

15.

Le Créateur peut toujours, dans sa colère, empêcher le cygne de prendre ses ébats au milieu des étangs couverts de lotus, mais il ne saurait lui ravir la célé-





rents sont un feu qui dévore, les amis des remèdes divins, les méchants des serpents, la science pure est une richesse, la modestie la plus belle des parures, la poésie un trône.

## 19.

Bienveillance pour les siens, miséricorde envers ses inférieurs, sévérité à l'égard des méchants, amitié pour les bons, conduite prudente avec les princes, droiture avec les sages, courage en face de l'ennemi, patience envers ses maîtres, malice auprès des femmes. Ceux qui mettent convenablement ces préceptes en usage font bonne figure dans le monde.

## 20.

Indiquez-moi un avantage que ne procure à l'homme la fréquentation des bons? Elle enlève à l'esprit son engourdissement, elle inspire la vérité dans les discours, elle accroît la dignité, elle fait disparaître le mal, elle purifie l'intelligence et elle étend au loin la bonne renommée.

## 21.

Victoire aux heureux et puissants poètes à la verve excellente! Leur gloire



---

seul qui augmente la grandeur de sa famille est né réellement.

25.

Il est pour le sage, comme pour un bouquet de fleurs, une double alternative : il brille à la tête des hommes ou se fane dans la forêt (c'est-à-dire, y mène la vie ascétique).

26.

Le chien en apercevant celui qui lui donne à manger, remue la queue, se jette à ses pieds, se couche à terre et lui fait voir l'intérieur de sa gueule; l'éléphant, la noble bête, ne cesse, au contraire, de regarder devant lui d'un œil ferme et ne mange que sollicité par cent paroles caressantes.

27.

Il y a bien encore cinq ou six planètes importantes, telles que Jupiter et les autres, mais Râhu, dans l'éclat de la gloire que lui a valu ses différents exploits, dédaigne de les attaquer. Le chef des démons, auquel il ne reste que la tête, ne dévore dans les courses qu'il entreprend au moment des conjonctions, que les astres



## 31.

Le lion, tout jeune encore, s'attaque à l'éléphant dont les joues sont couvertes de la liqueur que distille son front au moment du rut : c'est le naturel, et non pas les années, qui enflamme le courage des vaillants.

## 32.

Que les avantages de notre naissance descendent en enfer ! Que toutes nos bonnes qualités tombent encore plus bas ! Que notre vertu soit précipitée du haut d'un rocher ! Que notre parenté soit jetée au feu ! Que la foudre frappe sur-le-champ notre héroïsme comme un ennemi ! Que les richesses seules nous restent, car sans elles tout cela ne vaut pas un fétu.

## 33.

Le riche est noble, sage, savant ; il sait distinguer le mérite, il est éloquent, il est beau : toutes les qualités ont l'or pour point d'appui.

## 34.

Le roi est entraîné à sa perte par les mauvais conseillers ; l'ascète, par la fréquentation des autres hommes ; le fils, par la dissipation ; le brahmane, par l'oubli

de ses pieuses lectures ; la famille, par un mauvais fils. La vertu se détruit par le commerce avec les méchants ; la décence disparaît par l'effet des boissons spiritueuses ; un champ se ruine par l'incurie de son maître ; l'amour s'éteint par suite de voyages réitérés, l'amitié cesse par défaut de prévenances ; la prospérité périt par les conséquences de la mauvaise conduite, et la fortune par la prodigalité et la négligence.

## 35.

Donner, jouir, perdre : voilà les trois issues par où s'écoulent les richesses ; quand les deux premières sont fermées, elles s'en vont par la troisième.

## 36.

Pierre précieuse entamée par l'instrument qui sert à la polir, vainqueur blessé d'un javelot dans la bataille, éléphant affaibli par l'écoulement de la liqueur qui lui sort des tempes quand il est en rut, rivière qui, dans la saison sèche, laisse émerger des îlots, lune réduite à son dernier quartier, jeune femme fatiguée par les jeux d'amour, prince dont la libéralité a épuisé les ressources, sont choses dont









46.

Lune que l'éclat du jour a rendue blafarde, bien-aimée dont la jeunesse s'est enfuie, lac dépourvu de lotus, belle bouche sans éloquence, prince dont l'unique soin est d'amasser des richesses, homme de bien constamment dans l'adversité, méchant à la cour d'un roi — voilà sept flèches dans mon cœur.

47.

Nul ne peut se flatter de posséder l'esprit d'un roi dont la colère est allumée : le sacrificateur lui-même se brûle s'il touche au feu de l'autel.

48.

Se tait-on ? on dit que vous êtes muet. S'exprime-t-on facilement ? on passe pour un écervelé ou pour un bavard. Si l'on s'approche, on est effronté ; si l'on s'éloigne, on est insouciant. A-t-on l'humeur facile ? on est taxé de pusillanimité. Manque-t-on parfois de patience ? on est traité de mal élevé : le devoir d'un serviteur est rempli de difficultés inextricables et un ascète lui-même ne parviendrait pas à l'observer.

49.

Est-il quelqu'un qui puisse se plaire dans la société d'un homme de basse extraction qui vante tous les scélérats, qui ne connaît pas de frein, dont les viles actions sont le résultat d'une existence antérieure, auquel la fortune est arrivée par l'effet du hasard et par lequel toutes les vertus sont détestées?

50.

L'amitié des méchants diffère de celle des bons comme l'ombre du matin, de celle du soir : l'une, grande d'abord, diminue graduellement ; l'autre, petite au début, va toujours en augmentant.

51.

Les gazelles, les poissons et les gens de bien, auxquels il faut pour vivre de l'herbe, de l'eau et de la satisfaction, sont en butte en ce monde à l'hostilité gratuite des chasseurs, des pêcheurs et des hommes perfides.

52.

Désir de fréquenter les honnêtes gens, plaisir que fait éprouver la vertu d'autrui, respect pour son précepteur spirituel, zèle

pour la science, amour pour sa femme, crainte du blâme, dévotion envers Çiva, énergie employée à se dompter, éloignement de la société des méchants. — Hommage aux hommes qui pratiquent ces vertus immaculées !

## 53.

Fermeté dans le malheur, humeur facile dans la prospérité, éloquence au sein des assemblées, vaillance dans les combats, amour de la gloire, ardeur à l'étude des Saintes Écritures : voilà les traits qui forment le naturel des hommes magnanimes.

## 54.

Cacher ses libéralités, accueillir avec empressement l'hôte qui se présente chez vous, se taire quand on a rendu service, publier dans les réunions les bienfaits dont on a été l'objet, rester modeste dans la fortune, parler des autres avec égards. — Qui a enseigné aux gens de bien ces pratiques aussi difficiles à observer que de s'asseoir sur le tranchant d'un glaive ?

## 55.

Louable est pour la main la générosité ; pour la tête, la prosternation aux

pieds d'un précepteur spirituel ; pour la bouche, les paroles empreintes de vérité ; pour les bras d'un vainqueur, l'intrépidité sans rivale ; pour le cœur, les pensées pures ; pour les oreilles, l'audition et l'étude des Saintes Écritures. Ces qualités sont, à défaut même de puissance, l'ornement de ceux qui sont naturellement magnanimes.

## 56.

Dans le bonheur les grandes âmes sont délicates comme le lotus ; dans l'adversité elles sont solides et pareilles à un rocher choqué par un caillou.

## 57.

Tombant sur du fer rouge, une goutte d'eau disparaît sans laisser de traces ; sur une feuille de lotus elle brille comme une perle ; s'introduit-elle dans une coquille d'huître au milieu de l'Océan, sous le signe de Svâti, elle devient une perle véritable <sup>(16)</sup>. En général, les différentes qualités se manifestent au contact d'autrui.

## 58.

L'enfant qui réjouit son père par sa bonne conduite est un vrai fils ; la femme

dont tous les désirs se bornent à faire le bonheur de son mari est une véritable épouse ; l'ami qui, dans le malheur et dans la prospérité, conserve les mêmes façons d'agir est un véritable ami. Cette triple faveur est réservée à ceux qui pratiquent la vertu en ce monde.

59.

Qui pourrait hésiter à s'approcher avec des prières aux lèvres, de ces sages vénérés dans le monde et aux mœurs incomparables, qui s'élèvent en s'abaissant, qui **manifestent leurs vertus en proclamant** celles des autres, qui accroissent leurs richesses en s'efforçant d'augmenter celles du prochain, et qui appliquent l'indifférence pour toute flétrissure aux calomnieux dont la bouche ne fait que vomir l'outrage et les invectives grossières ?

60.

S'abstenir du meurtre des êtres vivants, ne pas toucher au bien d'autrui, dire la vérité, être libéral en temps opportun et dans la mesure de ses moyens, ne pas prendre part aux médisances sur la jeune femme d'autrui, mettre une digue au torrent de la concupiscence, être modeste

auprès de ses maîtres spirituels, se montrer compatissant pour toutes les créatures : telles sont les règles incontestées et communes à tous les traités de morale, qui constituent la voie du salut.

## 61.

**Avoir** une conduite régulière, ne pas se résoudre à se couvrir d'une souillure même au péril de sa vie, ne pas adresser de sollicitations à des gens indignes, ne rien demander à un pauvre, même s'il est notre ami, garder la tête haute dans le malheur, suivre les traces des magnanimes. — Qui a enseigné aux gens de bien ces pratiques aussi difficiles à observer que de s'asseoir sur le tranchant d'un glaive ?

## 62.

Les arbres courbent leurs branches sous le poids des fruits dont elles sont chargées ; les nuages s'abaissent avec les eaux qui viennent de se réunir dans leur sein ; les sages n'élèvent pas une tête orgueilleuse dans la prospérité. Ce penchant à s'incliner est le signe naturel auquel on reconnaît les bienfaisants.



63.

C'est l'étude et non pas les anneaux qui font la parure de l'oreille, c'est la libéralité et non pas les bracelets qui ornent la main, c'est le secours prêté à autrui et non pas le sandal qui embellit le corps des compatissants.

64.

Il évite le méchant, il s'attache au bon, il garde les secrets, il publie les qualités, il ne repousse pas celui qui est tombé dans l'adversité et il donne à propos : tels sont, d'après les sages, les actes qui caractérisent un bon ami.

65.

Le soleil fait épanouir les lotus de jour sur les lacs où ils croissent, la lune ouvre la fleur des rangées de lotus de nuit, le nuage donne la pluie sans qu'on la lui demande : les bons offrent spontanément leurs services, quand il s'agit d'être utiles aux autres.

66.

Ceux qui oublient leur intérêt propre pour veiller à celui des autres, sont des sages ; ceux qui, sans négliger leur intérêt,



69.

Le fardeau de la terre qui pèse sur la tortue ne la fait donc pas souffrir, qu'elle ne s'en débarrasse pas <sup>(18)</sup>? L'astre du jour ne ressent donc pas de fatigue, qu'il ne se tient pas en repos sur la montagne du couchant? Si; mais l'honnête homme ne rougirait-il pas de manquer à un engagement? C'est un devoir sacré pour les gens de bien de persévérer dans une entreprise dont ils se sont chargés.

70.

Abats la concupiscence, sois patient, rejette l'illusion, ne prends pas plaisir au mal, ne dis que la vérité, suis la trace des bons, honore les sages, témoigne du respect à ceux qui en sont dignes, cherche à te concilier même tes ennemis, cache tes bonnes qualités, soigne ta réputation, sois miséricordieux pour les infortunés. Voilà la manière d'agir des gens de bien.

71.

Combien y a-t-il de ces gens de bien dont les pensées, les paroles et les actes sont pénétrés du nectar de la vertu, qui

réjouissent les trois mondes par la série de leurs bienfaits, et qui ayant fait passer pour des montagnes les atomes de la vertu des autres, ont le cœur constamment épanoui ?

72.

Avant de posséder l'ambroisie, les dieux ne jouissaient pas du repos, mais ils ne se laissaient pas charmer néanmoins par les perles de prix, ni effrayer par les poisons les plus terribles : les hommes fermes n'abandonnent pas les tâches qu'ils se sont prescrites.

73.

Les gens au cœur bas n'entreprennent rien par crainte des obstacles ; les hommes médiocres suspendent leurs entreprises quand ils rencontrent des obstacles ; les magnanimes n'abandonnent jamais ce qu'ils ont entrepris, même si les obstacles succèdent aux obstacles.

74.

L'homme porte en soi un grand ennemi, c'est la paresse ; il n'a point d'ami comme l'énergie : elle agit sans se relâcher jamais.

75.

La fermeté est inaltérable, et tient bon au milieu des calamités : renversez un tison allumé, la flamme ne se dirigera pas pour cela vers le sol.

76.

Celui-là est un héros et conquiert les trois mondes <sup>(19)</sup> dont le cœur n'est pas percé par les flèches des regards obliques des bien aimées, auquel le repentir qui suit la colère ne cause pas de tourments et que les objets des sens ne tiraillent pas avec les cordes du désir.

77.

Mieux vaut se précipiter du haut de la cime d'une montagne et se briser le corps sur des rochers aigus, mieux vaut offrir sa main à la dent cruelle du roi des serpents, mieux vaut tomber dans le feu que de laisser altérer l'intégrité de son caractère.

78.

Pour l'homme chez lequel se manifeste un caractère que tout le monde vénère, le feu devient de l'eau, l'océan offre l'aspect d'une source, le Méru prend en un clin

d'œil les proportions d'une colline, le lion se transforme subitement en gazelle, le serpent revêt l'apparence de la tresse qui attache une couronne, et le poison tombe en pluie de nectar.

## 79.

L'homme de cœur qui veut atteindre le but qu'il s'est proposé ne tient plus compte ni du plaisir ni de la peine : tantôt il couche sur la terre nue, tantôt il repose dans un lit ; tantôt il se contente de feuilles pour sa nourriture, tantôt il goûte à un brouet de riz ; tantôt il porte des vêtements en lambeaux, tantôt il est richement paré.

## 80.

L'affabilité est l'ornement de la puissance ; la modestie dans les discours, celui de la valeur ; la paix de l'âme, celui de la science ; la sagesse dans la conduite, celui de l'instruction sacrée ; la libéralité envers ceux qui en sont dignes, celui de la richesse ; la douceur, celui de la pénitence ; l'indulgence, celui de la puissance ; la droiture, celui de la fidélité à remplir les devoirs de son état. Mais, de tous les ornements, le plus beau est la vertu, car de celui-là procèdent tous les autres.

81.

Que les habiles les blâment ou les louent, que la fortune les accompagne ou les abandonne, que la mort les surprenne sur l'heure ou leur accorde des siècles d'existence, les hommes d'un caractère ferme ne mettent jamais les pieds à côté du sentier du devoir.

82.

Un serpent gisait pressé au fond d'une corbeille, désespéré et exténué par la faim. Pendant la nuit, une souris fit un trou et vint lui tomber dans la gueule. Réconforté par cette aubaine, le serpent se hâta de s'enfuir par le chemin de la souris. Ne vous laissez jamais abattre, car c'est le destin seul qui cause la prospérité et la perte des hommes.

83.

La balle que la main lance à terre se relève sur-le-champ : en général, l'adversité ne dure pas longtemps pour les gens de bien.

84.

L'arbre coupé repousse, la lune réduite à rien reprend de l'accroissement : en considérant ces exemples, les honnêtes gens





gents tombent parfois dans la pauvreté, je me dis : « Hélas ! que le destin est puissant ! »

88.

Si le créateur fait de l'homme la mine de toutes les vertus, la perle destinée à l'ornement de la terre, et qu'il le brise au même instant, c'est, hélas ! une folie de sa part.

89.

Est-ce la faute du printemps, si la tige du karîra <sup>(23)</sup> n'a pas de feuilles ? Est-ce la faute du soleil, si le hibou ne voit pas pendant le jour ? Est-ce la faute du nuage, si la pluie ne tombe pas dans le bec du châtaka <sup>(24)</sup> ? Il n'est au pouvoir de personne d'effacer les lignes que le créateur a tracées dès le principe sur notre front.

90.

Le destin, ce maître suprême, veille à l'exécution des décrets qu'il a rendus à l'égard de chacun en ce monde et le protecteur le plus puissant ne peut à cet égard exercer la moindre influence. Un nuage qui remplirait toute l'atmosphère aurait beau se résoudre chaque jour en pluie,





pour pratiquer de nombreuses vertus ; acquiers seulement l'affabilité si tu veux jouir du fruit désiré : des méchants elle fait des bons, elle transforme les fous en sages et les ennemis en amis, elle fait apparaître ce qui était caché et change en un clin d'œil le poison en nectar.

97.

L'homme éclairé doit examiner attentivement l'issue des entreprises bonnes ou mauvaises auxquelles il veut se livrer : le repentir que causent les actes trop précipités est comme une flèche qui perce le cœur et dont on souffre jusqu'au moment de la mort.

98.

Le malheureux qui, arrivé sur cette terre où l'œuvre détermine le sort futur, n'exerce pas de pénitences, imite celui qui ferait cuire du sésame dans un chaudron de lapis-lazuli avec une brassée de sandal pour combustible, ou qui retournerait la terre avec un soc de charrue en or pour arracher des racines d'arka <sup>(26)</sup> et abattrait une forêt de camphriers pour l'entourer d'une haie de kodravas <sup>(27)</sup>.

99.

Pour l'homme qui possède une ample provision de bonnes œuvres, une forêt effrayante tient lieu d'une grande ville, tout homme est honnête et la terre entière est remplie de pierres précieuses étalées devant ses yeux.

100.

Les hommes de cœur qui suivent comme une mère dont l'âme n'est que pureté, l'honneur, cette vertu nourrice de toutes les autres, font volontiers le sacrifice de leur vie dans leur zèle pour défendre la vérité à laquelle ils se sont voués; mais ils ne font jamais celui de la promesse qu'ils ont donnée.





## 2.

Les savants sont rongés d'envie, les princes sont infectés d'orgueil, le reste succombe sous le poids de sa sottise : comment pourrais-je arracher l'éloge de ma gorge ?

## 3.

Rien de ce qui arrive dans ce monde matériel ne me semble avantageux : les conséquences des bonnes œuvres me font trembler quand j'y réfléchis. Les grandes jouissances que procurent à la longue les grands mérites accumulés amènent à leur suite les peines cuisantes auxquelles sont exposés ceux qui se livrent à ces jouissances.

## 4.

J'ai parcouru une contrée qu'accidentent de nombreuses montagnes et je n'y ai fait aucun profit ; dépouillant la fierté qui convenait à mon rang et à ma naissance, j'ai consenti à servir les autres, mais je n'en ai pas retiré de fruit ; je me suis assis sans vergogne à la table des étrangers en proie comme la grue à une inquiétude constante. O ambition, toi qui te plais au mal, tu continues pourtant d'ouvrir tes mâchoires et tu n'es pas encore satisfaite !





---

qualités en présence de riches enivrés de leur fortune!

8.

Nous n'avons pas joui, mais nous avons été des sujets de jouissance; nous n'avons pas fait pénitence, mais nous avons été macérés *par les peines de la vie*; le temps n'a pas marché, mais nous avons vieilli; nos désirs n'ont pas diminué, c'est nous qui nous éteignons.

9.

Mon visage est sillonné de rides, ma tête parsemée de cheveux blancs, mes membres défaillent, mes désirs seuls ont toute l'ardeur de la jeunesse.

10.

Le désir des jouissances a cessé pour nous, le respect des hommes a disparu, nos contemporains sont au ciel et bientôt nos amis que nous chérissons autant que la vie les y suivront; nous ne pouvons nous lever que lentement et à l'aide d'un bâton; une obscurité profonde s'est étendue sur nos yeux, notre corps, hélas! est cassé et, pourtant, il tremble à l'approche de la mort.

## I I.

Il est une rivière appelée espérance; ses eaux sont les désirs; elle est agitée par les flots de la concupiscence; elle a pour crocodiles les passions, pour oiseaux les réflexions; elle mine l'arbre de la fermeté planté sur ses bords, le gouffre de l'aveuglement en rend la traversée très-difficile; ses bords escarpés sont les montagnes des soucis : les victorieux ascètes au cœur pur qui en ont atteint l'autre rive sont remplis de joie.

## I 2.

Ceux dont l'âme est éclairée par la joie du contentement goûtent un bonheur constant, ceux au contraire dont la pensée est troublée par le désir des richesses sont en proie aux tourments de l'ambition. Aussi, me demandé-je pour qui le créateur a fait le Méru, ce réceptacle des richesses; l'immense quantité d'or qu'il contient ne satisfait que lui-même et, par conséquent, il n'a point de charme pour moi.

## I 3.

Les objets des sens, quelle que soit la durée de leur union avec nous, nous aban-

donnent nécessairement un jour. Quelle différence y a-t-il à attendre qu'ils s'en aillent ou à les quitter spontanément? Quand ils partent d'eux-mêmes, ils causent au cœur une douleur sans égale; si c'est l'homme qui prend l'initiative de la séparation, il se procure le bonheur éternel de l'apaisement.

## 14.

Les hommes à l'âme pure qu'éclaire la science de Brahma font, à vrai dire, une besogne pénible en renonçant absolument aux richesses, quoiqu'elles soient la source des jouissances, et en abandonnant les objets de leurs désirs. Nous ne possédons pourtant en réalité ni nos acquisitions d'autrefois, ni celles d'aujourd'hui, car nous ne pouvons rien projeter de solide sur leur durée entre nos mains; nous ne sommes donc pas en droit de dire que nous quittons des biens que nous ne tenons qu'en imagination.

## 15.

Les oiseaux viennent se poser sans crainte dans le sein des bienheureux qui habitent les grottes des montagnes, livrés à la contemplation de la lumière suprême,



mais délivré du poids des soucis : il tire de loin de nouvelles ressources (ou, un nouveau sens pour un mot), il méprise les discours du commun pour se plaire surtout à l'approbation de l'assemblée des sages, enfin, il atteint petit à petit une haute situation (ou, il fait un vers) en se conformant aux idées du monde.

## 19.

Le papillon vient, sans le savoir, se brûler au feu de la lampe; le poisson vient, sans le savoir, se prendre à l'appât qui est attaché à l'hameçon; nous, qui savons bien que les désirs ne sont qu'un réseau tissu de malheur, nous ne les abandonnons pas. Hélas! combien est profond le gouffre de notre aveuglement!

## 20.

La terre est limitée par l'océan et l'océan lui-même ne s'étend qu'à une centaine de yojanas <sup>(1)</sup>, le soleil de son côté mesure chaque jour dans sa course la circonférence du ciel : ainsi toutes les choses sont en général scellées par des bornes saillantes comme par un cachet, mais l'élan de la science des sages n'a pas de limites. Célébrons leur gloire!

## 21.

— « Ma maison est haute, mes fils jouissent de l'estime des grands, mes richesses sont incalculables, ma bien-aimée est ravissante et ma jeunesse dans sa fleur. » — Ainsi pense l'ignorant dans son aveuglement; et, s'imaginant que tous ces avantages sont éternels, il s'enferme dans la prison de ce monde. Celui, au contraire, qui est assez heureux pour voir que tout ici-bas est éphémère se voue au renoncement et à la vie contemplative.

## 22.

Quel est le sage qui, voyant une malheureuse mère de famille n'ayant rien mangé depuis longtemps et dont les enfants affamés et hâves tiraillent à grands cris les haillons qui la couvrent, pourrait, pour apaiser la faim qui ronge ses propres entrailles, essayer de dire « donnez-moi » avec un bégaiement causé par la crainte de subir un refus qui lui clouerait ces paroles dans la gorge?

## 23.

Ce pot difficile à remplir qu'on appelle le ventre se plaît à contrefaire : comme



26.

Est-ce que les grottes n'ont plus de racines ? Est-ce que les cascades ont disparu des montagnes ? Est-ce que les arbres ont perdu leurs branches chargées de fruits savoureux et d'écorce pour se vêtir, que l'on se presse pour contempler le visage de méchants hautains sur lequel on voit s'agiter les lianes des sourcils au souffle de l'orgueil que provoque un peu de richesse péniblement acquise ?

27.

Suis maintenant, ô mon cœur, une existence conforme à tes goûts en te nourrissant de racines et de fruits purs et en ayant pour couche la terre jonchée simplement d'un lit de bourgeons nouveaux ; lève-toi ! partons pour la forêt. Là nous n'entendrons pas même le nom de ces maîtres de bas étage dont l'aveuglement obscurcit le cœur et dont les paroles ressentent constamment l'influence du délire causé par la fièvre des richesses.

28.

Il est, dans chaque forêt, des fruits qu'on peut ramasser sans fatigue et au



gré de ses désirs; il est en tous lieux des rivières où coule en flots purs une eau fraîche et savoureuse; il est partout de molles couches faites de jeunes pousses de liane, et pourtant des malheureux se morfondent à la porte des riches.

29.

Puissé-je, couché sur un lit de cailloux dans une grotte de la montagne, réfléchir, le cœur joyeux, aux moments où la méditation est interrompue, sur ces jours si longs au malheureux qui tend la main aux riches, et qui passent vite pour celui qui s'est habitué à se séparer des objets des sens!

30.

Un dieu : Vishnou ou Çiva; un ami : prince ou ascète; un séjour : la ville ou la forêt; une épouse : une belle ou une grotte.

31.

Voilà un ascète; il se nourrit d'aumônes, il vit parmi les hommes sans avoir de relations avec eux, tous ses actes ne dépendent que de lui, il se plaît à suivre une voie sur laquelle il est également indifférent de donner et de recevoir, il porte

un manteau fait de haillons traînant sur les chemins rattachés ensemble, il est sans orgueil, sans égoïsme et n'éprouve qu'un désir, celui de goûter le nectar de l'apaisement.

32.

Dans la jouissance on craint de tomber malade, dans la noblesse on craint de déchoir, dans la fortune on craint le roi, dans l'élévation on craint l'abaissement, dans la puissance on craint les ennemis, dans la beauté on craint une jeune fille, dans la science on craint les contradicteurs, dans la vertu on craint les méchants, pour le corps on craint le dieu de la mort; tout sur terre est exposé à la crainte, le renoncement seul en est exempt.

33.

Ce qui a vie est assailli par la mort; la florissante jeunesse se retire à mesure que les années se succèdent; le contentement est mis en fuite par la soif des richesses, et l'heureuse paix du cœur par les coquettes agaceries des jeunes filles; les vertus sont déchirées par les envieux, les forêts sont infestées par les bêtes féroces, les princes



## 36.

Les jouissances des hommes ont la mobilité de l'éclair qui serpente au sein du nuage; leur vie n'a pas plus de consistance que l'eau suspendue dans les vapeurs aériennes que disperse le vent; leurs désirs juvéniles manquent de solidité. Sages, qui connaissez ces vérités, appliquez votre esprit à méditer sur l'union avec l'âme suprême, qu'il est facile d'accomplir au moyen de la contemplation dont la constance est l'instrument.

## 37.

La vie a l'instabilité des flots, l'éclat de la jeunesse ne dure que peu de jours, les biens sont aussi fugitifs que la pensée, toutes les jouissances n'ont que le scintillement éphémère de l'éclair dans la saison des pluies et les embrassements d'une bien-aimée qui vous presse sur son sein ne se prolongent pas; ayez donc la pensée fixée sur Brahma afin de passer sur l'autre rive de cette mer effrayante qu'on appelle la vie.

## 38.

Dans le sein de notre mère, nous habitons à l'étroit et péniblement une de-



## 41.

Il est une science unique, suprême qui, une fois née, va se développant sans cesse; celui qui la possède regarde tous les dieux, Brahmâ et Indra en tête, comme une poignée d'herbe sèche; celui qui l'a goûtée trouve insipides toutes les grandeurs de ce monde, à commencer par la souveraineté des trois mondes. Sages, ne mettez pas votre plaisir dans des jouissances qui lui sont étrangères et passent en un clin d'œil (3).

## 42.

Hommage soit rendu au temps! C'est grâce à lui que cette ville est charmante, ce roi puissant, cette foule de vassaux et ces conseillers expérimentés qui se tiennent à ses côtés, ces jeunes filles dont le visage rivalise de beauté avec la lune, ces fiers descendants de races royales, ces poètes, ces récits, tout en un mot échoit en partage au souvenir.

## 43.

Cette maison, qui avait autrefois plusieurs habitants, n'en a plus qu'un seul maintenant; cette autre, qui n'en avait qu'un d'abord, en a eu plusieurs ensuite,

















même concilié et apaisé, ta volonté purifiée verrait éclore en elle les dons de la pierre précieuse magique <sup>(6)</sup> et tous tes désirs obtiendraient leur accomplissement.

63.

Pourquoi, ô mon cœur, ces vaines agitations? Repose-toi quelque part. Les choses sont comme elles se font et pas autrement. Oublie le passé, ne pense pas à l'avenir et goûte les plaisirs d'ici-bas qui arrivent et disparaissent à l'improviste.

64.

Éloigne-toi, ô mon cœur, de ce gouffre au fond duquel s'agitent, avec tant de fatigues, ceux qui poursuivent les objets des sens; prends la route du salut sur laquelle toutes les peines s'apaisent en un instant; réunis-toi à l'âme suprême et quitte ta propre voie qui est instable comme l'onde; ne mets plus ton plaisir dans les choses périssables; sois-moi enfin favorable!

65.

O mon cœur, purifie-toi de l'aveuglement, place ta joie en celui qui porte pour diadème une moitié de la lune

(Çiva), prends plaisir à te fixer sur les rives de la rivière du ciel (le Gange). Quelle confiance pourrais-tu avoir dans les flots, les bulles qui se forment à la surface de l'eau, les traits de l'éclair, les biens de la fortune, l'extrémité des flammes, les serpents et les gués des torrents (toutes choses mobiles et instables)?

66.

N'accorde aucune confiance, ô mon cœur, à l'inconstante déesse de la fortune ; c'est une courtisane vénale qui abandonne ses amants sur un froncement de sourcil du prince. Prenons la saie d'ascète et allons de porte en porte dans les rues de Bénarès, en attendant que l'aumône nous tombe dans la main que nous tendons en guise d'écuelle.

67.

Si, sous tes yeux, retentissent des chants agréables, qu'à tes côtés soient assis d'excellents poètes venus du sud et que derrière toi résonne le cliquetis charmant des bracelets de jeunes filles tenant à la main des chasse-mouches faits de queues d'yacks, goûte avec avidité aux voluptés mondaines ; sinon, ô mon cœur, plonge-toi









76.

Tandis que le corps est fort et bien portant, que la vieillesse est éloignée, que les sens ont toute leur vigueur et la jeunesse toute son énergie, le sage doit consacrer les plus grands efforts au salut de son âme. C'est peine perdue de creuser un puits quand la maison brûle.

77.

Notre vie ne dure qu'un clin d'œil, et nous ne savons que faire ! Nous livrerons-nous à la pénitence sur le bord des divines eaux du Gange ? Entourerons-nous de nos respectueux égards une épouse vertueuse ? Nous désaltérerons-nous aux sources de la science ou à la coupe d'ambrosie que remplissent les poètes de tous les genres ?

78.

Le maître est difficile à contenter, les princes ont les pensées plus rapides que les pieds des chevaux ; nous avons pourtant des ambitions temporelles et nous nous donnons comme but un poste élevé. *Dans l'intervalle*, la vieillesse mine notre corps et la mort met fin à notre vie.

Ami, il n'est pas en ce monde d'autre moyen de salut pour le sage que la pénitence.

79.

La considération n'existe plus, la vigueur du corps est entamée, les sollicitations n'obtiennent que de vains résultats, les parents sont morts, les serviteurs sont partis, la jeunesse s'est évanouie petit à petit ; il ne reste aux sages qu'un parti convenable à prendre : se fixer sur les rochers que purifient les flots du Gange, ou dans une grotte d'une reine des montagnes, ou dans un antre ombragé de broussailles.

80.

Agréables sont les rayons de la lune, agréables, au sein des forêts, les clairières tapissées de gazon, agréable, le plaisir qu'on trouve dans la fréquentation des sages, agréables, les récits des poètes, agréable, le visage de la bien-aimée sur lequel roule une larme que le dépit a fait naître ; mais adieu l'agrément *de toutes ces belles choses*, si l'on vient à penser combien elles sont fugitives !

81.

N'est-il pas agréable d'habiter un palais? Le chant et la musique ne font-ils pas plaisir à entendre? Ne goûte-t-on pas un bonheur suprême dans la société de celle qu'on aime autant que la vie? Et cependant les sages considérant toutes choses comme aussi vacillantes que la flamme de la lampe agitée par l'air que mettent en mouvement les ailes du papillon voltigeant alentour, sont partis pour la forêt.

82.

Quoique nous ayons observé les trois mondes dans tous les sens, nous n'avons jamais vu ni connu par ouï-dire d'homme qui soit parvenu à attacher au poteau de la continence un éléphant dont le cœur est enflammé par les désirs véhéments que lui inspire sa femelle.

83.

Les désirs se sont flétris dans notre cœur, la jeunesse a quitté nos membres, nos vertus sont restées stériles faute d'appréciateurs. Que convient-il de faire? Le Temps, ce dieu puissant, et la Mort impitoyable s'avancent avec précipitation. Nous





même nombre de mains et de pieds que soi ?

89.

Je tiens pour indépendants au suprême degré ceux qui ont pour couche un lit de cailloux, pour demeure l'ancre d'une montagne, pour vêtements l'écorce des arbres, pour amies les gazelles, pour nourriture les fruits savoureux des arbres, pour breuvage l'eau qui tombe des cascades, pour épouse voluptueuse la science et qui n'élèvent pas les mains jointes au-dessus de leurs têtes en guise de soumission.

90.

Quand serai-je, ô Çiva, un solitaire sans désirs, apaisé de cœur, me servant de la main comme d'une coupe (pour boire ou mendier) sans autres vêtements que l'air dont je serai enveloppé et capable de déraciner l'œuvre (afin d'en voir cesser les effets et de m'unir ainsi à l'âme universelle) ?

91.

Nous avons souffert, mais sans patience ; nous avons perdu le bonheur qu'on trouve dans sa maison, mais nous ne l'avons pas abandonné volontairement ;



nous avons subi péniblement le chaud et le froid, mais l'esprit de pénitence nous faisait défaut ; nous avons médité dans un profond recueillement sur les richesses, mais non pas sur la nature de Çiva : tout ce que font les ascètes nous l'avons fait, mais les fruits qu'ils recueillent de leurs œuvres ne nous sont pas dus et nous échapperont.

92.

Pourrions-nous envier la souveraineté des trois mondes quand, couverts d'un pagne formé de cent haillons rattachés ensemble et d'un manteau semblable, sans soucis d'aucune sorte, vivant d'aumônes faciles à recueillir, couchant dans un cimetière ou dans la forêt, nous jouissons de notre libre arbitre en toute indépendance, allons où nous voulons et pratiquons sans cesse la vie contemplative avec constance et d'un cœur apaisé et toujours fixé sur son but ?

93.

La terre est sa couche, les tiges de liane ses coussins, le ciel son pavillon, la lune sa lampe ; les points cardinaux sont les jeunes filles qui, avec les zéphyr en guise



noncement ? Le vase fait de feuilles de palâça <sup>(13)</sup> cousues ensemble, destiné à recevoir les aumônes est purifié, et je veux désormais vivre en religieux mendiant.

97.

L'aumône n'est pas difficile à obtenir en prenant le chemin suivi par le grand Râma <sup>(14)</sup>, la terre est remplie de fruits, la belle peau d'une gazelle peut tenir lieu de vêtements ; qu'on se réjouisse ou qu'on s'attriste, la conséquence des œuvres reste toujours la même. Qui pourrait abandonner le dieu aux trois yeux (Çiva) pour s'incliner devant un homme qu'aveugle un peu d'or ?

98.

« Est-ce un chandâla <sup>(15)</sup>, un brâhmane, un çûdra <sup>(16)</sup>, un pénitent, un grand ascète dont l'esprit sait pénétrer la vérité suprême ? » — Tandis que le monde parle d'eux et pose ces questions, les sages voués à la vie contemplative suivent leur chemin sans éprouver ni colère ni joie. !

99.

Que ceux-là distribuent des malédictions qui en ont toujours à la bouche ;

nous, nous sommes incapables d'en donner parce que nous n'en avons point. Il y a en ce monde un proverbe qui dit qu'on ne donne que ce qu'on a ; comment faire, en effet, pour fournir une corne de lièvre ?

100.

Jadis la science servait à ceux dont le cœur est pur pour dissiper leurs chagrins ; avec le temps, les mondains l'ont mise en fuite en se livrant aux jouissances sensuelles ; maintenant qu'elle voit les possesseurs d'un lopin de terre mépriser les livres qui l'enseignent, elle s'éloigne, hélas ! chaque jour de plus en plus.







## NOTES.

---

### PREMIERE PARTIE.

#### L'AMOUR.

(1) Çiva, Brahmâ et Vishnu sont les trois personnes de la trinité indienne. Çiva est nommé le premier parce que l'auteur, comme nous le verrons, était çivaïte, c'est-à-dire adorateur spécial de Çiva.

(2) Ces grosseurs ou bosses sont un objet fréquent de comparaison chez les poètes de l'Inde.

(3) Cette stance contient une allusion évidente à la division philosophique des facultés en cinq sens externes : la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût et le tact, et un sens interne, le *manas*, qui comprend à la fois le sentiment et la volonté et par conséquent, la pensée. Comp. 1. 87.

(4) Je n'ai pas trouvé dans les auteurs d'histoire naturelle de mention relative à cette particularité du flammant, dont il est souvent question chez les poètes sanscrits.

(5) Indra était le dieu principal de l'époque védique; dans le brahmanisme postérieur, il a perdu, au point de vue religieux, toute impor-



plus sans analogie avec les Houris du paradis de Mahomet.

(18) Chaîne de montagnes qui traverse l'Inde de l'est à l'ouest.

(19) *Perdix rufa*.

(20) Il s'agit ici non de Brahmâ (masculin), l'une des personnes de la trinité indienne; mais le Brahma (neutre), conception philosophique de l'être universel ou de la divinité considérée au point de vue du panthéisme spiritualiste. Voir mon *Étude sur les poètes sanscrits*.

(21) Cette stance fait allusion à la division adoptée par l'auteur, ou plutôt elle a servi à indiquer l'arrangement très-artificiel sous lequel les distiques de Bhartrihari nous sont parvenus.

## DEUXIEME PARTIE.

### LA MORALE.

(1) Nous avons là une sorte de définition de l'être universel ou Brahma (neutre).

(2) D'après la tradition, cette stance aurait été inspirée au poète par des circonstances personnelles. Les mots en italique indiquent ici et ailleurs les quelques mots ajoutés à la traduction littérale du texte sanscrit pour la rendre plus intelligible.

(3) Sorte de poisson sur lequel on n'est pas fixé. MM. Boethlingk et Roth (*Sanskrit Wærtterbuch*) pensent que c'était peut-être un dauphin.

(4) Expression proverbiale pour indiquer un objet introuvable.

(5) *Acacia sirissa*.



(6) Voir pour ces détails mythologiques sur la descente du Gange, *Mahābhārata*, III, 8831 et *seqq.*

(7) Préjugé sur l'erreur duquel il est inutile d'insister.

(8) Rāhu est un démon qui se mêla subrepticement aux dieux, lors du barattement de l'océan et de la production de l'ambroisie. Trahi par le soleil et la lune, Vishnu lui coupa la tête qui, ayant goûté à l'ambroisie, demeura immortelle et se venge de temps en temps de ses délateurs en les dévorant; de là les éclipses d'après la mythologie indienne.

(9) Autre légende mythologique, à l'égard de laquelle on peut voir en particulier le *Mahābhārata*, I. 1566 et *seqq.* et le *Harivamça* 6766 et *seqq.*

(10) Mainaka était un mont, fils de l'Himālaya, qui n'échappa au sort des autres montagnes, auxquelles Indra coupa les ailes avec ses foudres, que pour tomber dans l'océan.

(11) Fable minéralogique qui succède aux fables mythologiques.

(12) Arbre fabuleux qui produit tout ce qu'on désire.

(13) Le crâne de chaque homme portait, croyait-on, des caractères indiquant le sort qui l'attendait.

(14) Montagne mythologique qui était entièrement d'or.

(15) Nouveau préjugé d'histoire naturelle.

(16) Autre préjugé du même genre.

(17) Ici l'observation exacte se mêle au préjugé.

(18) Comparez, II. 28.

(19) Le ciel, l'atmosphère et la terre.

(20) Le prêtre et le défenseur des dieux quand ils étaient attaqués par leurs ennemis.







## TABLE.

---

PRÉFACE. . . . .	VI
L'AMOUR. . . . .	I
LA MORALE. . . . .	35
LE RENONCEMENT. . . . .	69
NOTES. . . . .	109